



Le combat humaniste des exilés allemands antinazis : l' " humanisme socialiste " de Klaus Mann (1906-1949)

Michel Grunewald

► To cite this version:

Michel Grunewald. Le combat humaniste des exilés allemands antinazis : l' " humanisme socialiste " de Klaus Mann (1906-1949). Questions de communication. Série actes, 2013, Humanisme & Tolérance. Hommage à Alexandre Marius Déès de Sterio (1944-2006), 17, pp.157-170. hal-01561342

HAL Id: hal-01561342

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01561342>

Submitted on 12 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

> ENGAGEMENT, HISTOIRE ET MÉMOIRE

MICHEL GRUNEWALD

Centre d'études germaniques interculturelles de Lorraine

Maison des sciences de l'homme Lorraine

Université de Lorraine

F-57000

grunewald.michel@wanadoo.fr

LE COMBAT HUMANISTE DES EXILÉS ALLEMANDS ANTINAZIS : L'« HUMANISME SOCIALISTE » DE KLAUS MANN (1906-1949)

Résumé. — Dès la fin des années 20, Klaus Mann (1906-1949) fut aux avant-postes de la lutte contre les périls qui menaçaient les valeurs fondatrices de la civilisation européenne. Ce combat le conduisit, en mars 1933, à quitter l'Allemagne afin de s'opposer depuis l'étranger le plus efficacement possible à Adolf Hitler. C'est dans cette perspective qu'il fonda à l'automne 1933 la revue *Rassemblement/Die Sammlung* qu'il ouvrit à tous les intellectuels qui se reconnaissaient comme héritiers des traditions gréco-latine et judéo-chrétienne. Le sauvetage de l'acquis de ces traditions ne pouvait, selon lui, s'effectuer qu'à travers l'adhésion à un « humanisme socialiste » situé aux antipodes du sectarisme dont les marxistes faisaient preuve depuis la naissance du mouvement communiste. Au milieu des années 30, alors que le « front populaire » était à l'ordre du jour, Klaus Mann crut qu'un véritable dialogue allait pouvoir s'instaurer entre tous les adversaires du nazisme. Cet espoir fut cependant de courte durée : dès la fin de 1936, il était convaincu que les communistes méprisaient les valeurs qu'il estimait fondatrices d'un véritable humanisme. La situation qui résulta de la Seconde Guerre mondiale acheva de le convaincre que les intellectuels qui, comme lui, estimaient avoir une tâche de médiateurs, avaient perdu la partie. C'est le message qu'il comptait délivrer dans le roman auquel il travailla pendant les dernières semaines de sa vie.

Mots clés. — Humanisme socialiste, intellectuels engagés, antinazisme.

Mon intention est d'évoquer les aspects essentiels de l'action qui fut celle de Klaus Mann contre les périls qui, au cours des années 20 et, plus encore, à partir de 1930, menacèrent l'Europe. Cette action, pendant les années 30, Klaus Mann la plaça prioritairement sous le signe de l'« humanisme socialiste »¹.

Un antifasciste de la première heure

Klaus Mann, dont le public français connaît en particulier le *Journal* (1996) et plusieurs grands livres comme *Mephisto* (1936), *Le volcan* (1939) et *Le Tournant* (1942), a été, on peut le dire, à juste titre, un acteur et une victime de la crise de la première moitié du XX^e siècle. Il avait 12 ans à la fin de la Première Guerre mondiale, 26 ans quand Hitler arriva au pouvoir, 33 quand la Seconde Guerre mondiale éclata ; il mit fin à ses jours à l'âge de 42 ans, le 21 mai 1949, deux jours avant l'entrée en vigueur de la Loi fondamentale de la République fédérale d'Allemagne.

À partir du début des années 30, Klaus Mann se trouva très souvent aux avant-postes de la lutte contre le nazisme, et son itinéraire en soi témoigne de l'orientation qui fut celle de toute sa vie. Fils aîné de Thomas Mann et proche notamment d'écrivains français comme André Gide, Jean Cocteau, René Crevel ou Julien Green, il fit partie des auteurs de sa génération qui, dès le milieu des années 20, prirent la pleine mesure de la crise qui menaçait l'Europe du traité de Versailles.

Âgé d'un peu plus de 20 ans, il publia en 1927, sous le titre *Aujourd'hui et demain*, un essai nourri en particulier de la lecture d'Henri Bergson, Heinrich Mann, Friedrich Nietzsche et Ernst Bloch et placé sous le signe de la nécessaire « synthèse » des courants de pensée du XX^e siècle à laquelle devaient travailler selon lui tous les Européens de bonne volonté désireux d'assurer l'avenir d'un continent ébranlé par les suites de la secousse de la Première Guerre mondiale.

En 1930, après les élections allemandes de septembre, il lança un véritable cri d'alarme et dénonça la légèreté dont faisaient preuve ceux qui, à l'image de Stefan Zweig (Mann, 1931a), avaient tendance à considérer le succès que venaient d'enregistrer les nazis comme le résultat d'une révolte somme toute légitime de la jeunesse contre la lenteur d'une société incapable d'entrer dans la modernité. À partir de ce moment, il n'y eut plus pour Klaus Mann aucun doute : tout ce qui se passait en Allemagne soumettait l'Europe à un péril mortel auquel on ne pouvait répondre que par une coalition des humanistes de tous bords destinée à réaliser l'unité d'une Europe qui devrait également procéder à une mise en cause des structures de la société telles qu'elles existaient depuis au moins deux générations. Les positions très tranchées qu'il adopta contre le national-socialisme le contraignirent, dès le 13 mars 1933, à prendre le chemin de l'exil.

¹ Tous les éléments de nature biographique ont pour source : M. Grunewald (1984).

Dès lors, Klaus Mann fut l'un des porte-parole les plus en vue des intellectuels allemands qui avaient choisi de combattre Hitler depuis l'étranger. Dès le mois de mai 1933, une controverse restée fameuse l'opposa au poète Gottfried Benn qui, lui, avait choisi de rester en Allemagne et ne cachait pas la fascination exercée sur lui par le nouveau régime. En septembre 1933, Klaus Mann lança, à Amsterdam, la revue *Die Sammlung/Rassemblement*, patronnée par Heinrich Mann, André Gide et Aldous Huxley, qui, pendant deux ans, conformément à son programme, s'imposa comme un forum des « intellectuels de toutes les nations » (Mann, 1933a) désireux de sauver les valeurs humanistes. Jusqu'en 1939, Klaus Mann fut aux avant-postes du combat antifasciste des intellectuels : en septembre 1934, il participa, à Moscou, au premier Congrès des écrivains d'Union soviétique, en juin 1935, à Paris, il s'exprima à la tribune du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, en 1936, il faisait partie des signataires de l'appel pour la constitution d'un « front populaire allemand », en 1938, au plus fort de la guerre d'Espagne, il se rendit avec sa sœur dans la zone du pays encore contrôlée par les forces républicaines et publia une série de reportages sur le combat mené par le camp antifranquiste. Enfin, en 1939, à quelques semaines du début de la guerre, il publia *Le Volcan*, l'un des grands romans consacrés aux exilés allemands antinazis.

1933-1939 : au service de l'« humanisme socialiste »

L'idée d'« humanisme socialiste » dont Klaus Mann se réclamait dans la lutte contre le nazisme avait des liens étroits avec la notion de « synthèse » placée au centre de son essai de 1927. La démarche dans laquelle il se lança depuis l'exil n'était pas le résultat d'une réflexion théorique qui l'aurait conduit à s'approprier les thèses marxistes (ou d'autres conceptions du socialisme) et ensuite à développer un véritable programme. Elle constituait, dans la continuité directe d'*Aujourd'hui et demain*, le résultat d'une interrogation permanente sur sa condition d'écrivain à une époque marquée par un grand trouble des esprits. Ce processus s'était amplifié chez lui à mesure que l'Allemagne s'enfonçait dans la crise. Le spectacle de son époque et la réflexion sur son œuvre personnelle le conduisirent très tôt à s'interroger sur sa vocation et sa mission. En la matière, dès 1930, il adopta des positions nettement tranchées : répondant à une enquête lancée par une jeune revue littéraire, il déclara en substance que toute littérature de qualité avait une vocation de « propagande politique », car toute œuvre littéraire avait, *in fine*, pour finalité d'améliorer l'humanité (Mann, 1930 : 10-11).

Si le jeune Klaus Mann s'exprimait de manière aussi tranchée, c'était en raison de l'inquiétude qui l'animait et de la façon dont il envisageait sa propre insertion au niveau du combat destiné à résoudre la crise permanente traversée par l'Europe. Dans un essai publié à la fin de 1931, fidèle à ce qu'il écrivait en 1927, il précisa sa position dans cette crise en marquant sa sympathie pour les « révolutionnaire[s] désireux de rester européens » (Mann, 1931b : 116). Cette prise de position d'un

homme âgé alors d'un peu plus de 25 ans révèle ce qui allait être jusqu'en 1949 l'axe majeur de l'engagement de Klaus Mann : pour lui, l'intellectuel, tout en adoptant des positions fermes, avait comme vocation de garder son esprit critique à l'égard des systèmes partisans et d'œuvrer à rapprocher des doctrines antagonistes dans la mesure où celles-ci révélaient des aspects favorables au progrès humain. En 1931, cette option fondamentale qui était la sienne en revenait à prôner une ligne marquée par le désir d'œuvrer à une synthèse propre à intégrer les traditions libérales héritées du XIX^e siècle et les idéaux socialistes dont se réclamaient les communistes et leurs amis. L'objectif de tous les Européens soucieux de l'avenir, estimait-il, devait être de tempérer l'« individualisme » qui avait donné naissance à la société capitaliste pour promouvoir la nécessaire « intégration de l'individu au sein du corps social », propre au socialisme (*ibid.* : 150-151).

L'arrivée d'Hitler au pouvoir constitua pour Klaus Mann la confirmation des analyses qui étaient les siennes depuis 1927 et le renforça par là même dans ses options fondamentales. Il développa dès lors, de manière récurrente, une argumentation qui s'appuyait sur deux idées essentielles : d'une part, il estimait indispensable, au niveau du combat antinazi, de ne jamais perdre de vue les traditions constitutives de la civilisation européenne, fondées sur des traditions d'origine gréco-latine et judéo-chrétienne, d'autre part, il axait sa défense de l'« humanisme socialiste » sur une solidarité critique et toujours vigilante avec les marxistes et, singulièrement, avec les communistes.

Fidélité aux traditions européennes

Même si la réflexion de Klaus Mann dépassa toujours les aspects conjoncturels de l'évolution politique, son désir de participer activement à la lutte contre le national-socialisme le conduisit, en raison même de sa notoriété, à s'exprimer en fonction des nécessités du moment. C'est ce qui explique que ses prises de position du milieu des années 30 aient été marquées étroitement par la conjoncture et par l'esprit qui devint à partir de 1935 celui du « front populaire ». Il était soucieux à la fois de contribuer efficacement à la lutte contre le nazisme et d'en respecter les contraintes, mais n'était pas disposé à confondre discipline et renoncement aux valeurs qu'il estimait fondamentales.

Son désir d'être présent aux avant-postes tout en poursuivant sa réflexion de fond l'amena à écrire pour des organes politiques, communistes notamment, des textes qui reproduisaient jusqu'à la rhétorique du parti, comme l'appel de sa plume publié en juillet 1935 dans l'hebdomadaire du parti *Der Gegen-Angriff* (« Contre-attaque ») et qui se terminait par les phrases suivantes, empruntées à ce qui constituait à l'époque la *doxa* de la Troisième Internationale : « Le fascisme n'est pas d'un courage aussi grand qu'on le croit. C'est notre manque d'unité qui l'a fait grandir; aujourd'hui encore, il vit de ce manque d'unité. Notre unité pourrait le faire périr » (Mann, 1935a).

Pour être bien compris, un texte comme celui qui vient d'être cité doit être resitué dans le climat qui régnait en 1935. Si Klaus Mann écrivait des phrases comme celles qu'il confia à *Der Gegen-Angriff*, c'est parce que, à ce moment, il procédait en permanence à une réflexion sur les exigences face auxquelles la crise traversée par l'Europe plaçait un intellectuel dont les options fondamentales étaient les siennes. Cette réflexion était alimentée en particulier par la lecture des pages de *Journal* dans lesquelles, au début des années 30, André Gide avait marqué sa sympathie pour l'expérience en cours en Union soviétique. Le fait qu'un homme aussi indépendant qu'André Gide ait fait profession de foi de « socialisme » constituait pour Klaus Mann (1933b : 108-109) la preuve que certaines circonstances historiques pouvaient imposer à l'intellectuel de renoncer à des « réserves » certainement très fondées pour apprendre « à marquer nettement sa solidarité avec des forces avec la nature desquelles, en procédant à l'examen le plus attentif, il ne parviendr[ait] certainement jamais à s'identifier complètement ».

Mais la « solidarité » en question n'était pas pour Klaus Mann synonyme de renoncement à soi-même ni de soumission à une discipline de parti. L'« humanisme socialiste », tel qu'il l'entendait, ne devait en effet s'accompagner d'aucun nivellement idéologique ni d'aucun renoncement à une pensée libre, même s'il impliquait l'acceptation des inévitables contraintes imposées par l'action. C'est ce dont témoigne la relation de son séjour à Moscou à l'occasion du premier congrès des écrivains soviétiques publiée en 1934. Le congrès avait été en particulier l'occasion de célébrer la nouvelle littérature socialiste qui allait devenir celle du réalisme optimiste popularisé sous le vocable « réalisme socialiste », destiné à remplacer l'esthétique « capitaliste » réputée décadente. Ce que Klaus Mann avait entendu à Moscou sur cette question suscita en lui de nombreuses interrogations. L'une de celles-ci revenait à se demander si, même au nom d'une cause d'une importance vitale, on pouvait s'accommoder du conformisme intellectuel et passer sous silence de vrais problèmes. Voici comment, ici, il exprimait l'interrogation qui était la sienne : « la question qui me préoccupe est de savoir si l'esprit d'*opposition* est en fin de compte utile ou nuisible à la littérature. Le fascisme, aussi bien que le communisme, affirme qu'il est nuisible » (Mann, 1934a : 117). La réponse qu'il apportait à cette interrogation était sans ambiguïté quant à la manière dont il envisageait l'insertion de ceux qu'il représentait dans un système qui pratiquerait l'« humanisme socialiste » :

« Il n'est pas douteux que celui qui décrit une réalité socialiste qu'il aime peut être subjectivement plus heureux que ne l'avait jamais été le critique sarcastique et accusateur de la société. Savoir si ce bonheur entraînera en même temps un accroissement de sa puissance artistique est un autre problème. Peut-être est-ce précisément la tension douloureuse existant entre sa propre vision de la société et la réalité sociale qui provoquait l'accroissement de sa force. Cela soulève le problème de savoir ce qu'il trouvera pour remplacer le stimulant terrible et puissant qu'est une telle tension ; ou bien si cette tension – la tension entre Idée et réalité – ne doit pas continuer à exister sous une autre forme, en permanence et de façon nécessaire » (*ibid.* : 118).

En s'exprimant ainsi, Klaus Mann ne prenait pas pour cible simplement le conformisme intellectuel qu'il constatait chez les écrivains communistes. Ses réserves avaient pour origine la conviction qu'à tous les niveaux les avancées réelles ne pouvaient être que le fait d'hommes indépendants. La manière dont les communistes se comportaient à l'égard des esprits soucieux d'autonomie et de vérité ne cessa d'être pour lui l'occasion de manifester les plus grandes réserves sur la manière dont les partisans de la Troisième Internationale envisageaient l'« humanisme socialiste ». Le comportement des communistes à l'égard d'André Gide à partir de 1936 renforça encore les doutes qu'il avait exprimés à leur égard en 1934. On ne s'intéressera pas longuement, ici, aux anathèmes qui visèrent André Gide (1936) après la parution de *Retour de l'URSS*, la relation du voyage qu'il avait entrepris en URSS au moment où les premiers procès de Moscou étaient à l'ordre du jour; mais à la réaction que la campagne contre André Gide suscita chez Klaus Mann, et à la fermeté de son propos dans sa défense de Gide. Les accusations lancées contre André Gide par ses détracteurs signifiaient à ses yeux tout simplement que ceux-là même qui se voulaient humanistes et réclamaient, au nom de l'idéal affiché par eux, « la liberté de conscience et de pensée », refusaient purement et simplement la confrontation des idées. D'où la mise en garde très ferme que Klaus Mann (1937 : 120) leur destina :

« L'« honnêteté de l'esprit » dont parle Gide et dont Nietzsche fait l'éloge sous le nom de "probité intellectuelle" peut parfois être une "déviation" par rapport à la "ligne", une "atteinte à la discipline de parti" et constituer un désagrément sur le plan tactique. Cependant, si nous renonçons à elle, si nous la sacrifions entièrement au profit des beaux slogans, de la formule rhétorique et de cette "tactique" dont la caractéristique est d'éluder les problèmes les plus ingrats et les plus difficiles – dans ce cas, nous avons sacrifié tout et abandonné précisément ce qui fait que le combat vaut la peine d'être livré ».

Solidarité critique avec les marxistes et les communistes

Afin que naisse l'« humanisme socialiste » qu'il appelait de ses vœux, Klaus Mann attendait de la part des communistes et de leurs alliés qu'ils témoignent eux aussi de leur capacité à s'appliquer la critique et considèrent que l'adhésion au matérialisme dialectique n'était pas une condition *sine qua non* de l'antifascisme authentique, qu'il existait d'autres voies pour parvenir à ce résultat.

Au cœur de l'argumentation que Klaus Mann développait quand il invitait les communistes au nécessaire examen critique de leurs positions, il y avait un constat : si le fascisme avait connu la montée qu'on observait, c'était – quoi qu'en disent ses adversaires – qu'il avait su emporter l'adhésion réelle d'une partie importante de la jeunesse. Il convenait donc de ce fait de se mettre effectivement à l'écoute des problèmes de la jeune génération afin de connaître réellement ses attentes et de lui proposer un idéal susceptible de retenir son adhésion. Or, à son avis, les communistes et les tenants d'un ordre socialiste n'avaient pas accompli à l'égard de la jeunesse cette indispensable démarche.

S'ils ne l'avaient pas accomplie, c'était, selon Klaus Mann, parce que, de 1920 à 1933, ils n'avaient pas été capables de répondre à une question de nature primordiale : savoir si, en proposant une conception matérialiste de la vie, on pouvait triompher d'une idéologie qui jouait en priorité sur des éléments totalement étrangers à ce réseau de catégories.

Quand Klaus Mann plaçait le débat à ce niveau, il savait, à partir de 1933, qu'il s'engageait sur un terrain miné, parce qu'il était convaincu que certains succès du national-socialisme étaient dus à l'exploitation par ses chefs de file de thèmes de nature irrationnelle, d'idées héritées de Friedrich Nietzsche ou d'autres penseurs. Il savait aussi qu'une partie des Allemands attirés par le national-socialisme avait une conception des réalités fondamentales de l'existence qui n'était pas éloignée de la sienne. Vu l'exemple de certains de ceux-ci, comme Gottfried Benn, il estimait en effet très difficile de tracer une limite vraiment nette entre un penchant pour l'irrationnel porteur de valeurs humanistes et un culte de ces tendances qui débouchait sur le refus de la civilisation. D'où son hésitation, dans un premier temps, à refuser fermement le point de vue des marxistes officiels lorsqu'ils posaient qu'un intellectuel de bonne volonté qui n'était pas matérialiste se faisait, malgré lui, l'allié d'Hitler (Mann, 1934a : 81-82).

Mais l'attitude que Klaus Mann constatait dans certains cercles antinazis proches des communistes le conduisit très vite à abandonner ce type de questionnement et à développer une argumentation dont l'idée de base était que les partisans du socialisme avaient commis dès les années 20 une erreur lourde de conséquences en jetant l'exclusive contre ceux qui ne se réclamaient pas d'une idée matérialiste de la vie. Ce qui le conforta dans cette opinion fut la lecture du livre d'Ernst Bloch (1935), *Erbschaft dieser Zeit* (« Héritage de ce temps »). Dans le compte rendu qu'il consacra à cet ouvrage, il se montrait catégorique : « Déclarer contre-révolutionnaire le besoin métaphysique en tant que tel [...] fut vraiment la grande faute, la faute décisive du socialisme » (Mann, 1934b : 207).

L'intention de Klaus Mann, quand il critiquait les communistes, était donc bien d'éviter toute vision réductrice tant au plan philosophique le plus général qu'à celui de l'histoire récente. À son avis, si une fraction de la jeunesse avait été attirée par Adolf Hitler et Benito Mussolini, c'était en partie parce que le fascisme avait répondu, à un moment donné, au besoin d'idéal ressenti par beaucoup. En juin 1935, dès la première phrase de son intervention à la tribune du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, Klaus Mann (1935b : 1) déclara : « Le fascisme assujettit les faibles et corrompt les opportunistes, mais il attire à lui et trompe également de nombreux autres que l'avidité, le manque de beauté de notre époque capitaliste n'a pas pu contenter ».

Dans son esprit, le doute n'était pas permis : les marxistes n'avaient pas vraiment compris pour quelles raisons certains jeunes désireux de changer vraiment le monde s'étaient tournés vers les nazis ou les fascistes. C'est cette idée qu'il plaça au centre d'un essai sur la littérature expressionniste datant de l'été 1934. Peu après la fin de la Première Guerre mondiale, écrivait Klaus Mann (1934c : 198)

dans ce texte, les idées de progrès opposées au capitalisme et au nationalisme suscitèrent au sein de la jeunesse une adhésion qui se traduisait par un réel enthousiasme qui alliait la « raison et l'ivresse » ou, en d'autres termes, une attitude qui associait la rationalité et des aspirations métaphysico-religieuses. Mais, poursuivait-il, cet enthousiasme ne fut qu'un feu de paille, et cela avait une cause essentielle : la « gauche [...] fut prise de torpeur [et] l'ennemi réussit à lui voler ses gestes et son pathos » et parvint à susciter l'adhésion d'une partie importante de la jeune génération (*ibid.* : 199). Les vrais responsables de cet échec, nous dit Klaus Mann, qui s'appuyait sur les thèses défendues par Ernst Bloch, furent les « marxistes vulgaires » qui s'identifiaient à une vision fondée exclusivement sur des considérations économique-sociales et négligeaient tous les autres aspects du phénomène humain (Mann, 1935b : 4).

À ce stade de l'argumentation, Klaus Mann était obligatoirement conduit à montrer que l'« humanisme socialiste » qu'il voulait contribuer à opposer au fascisme n'était pas réductible à la vision marxiste du monde et que le combat contre Hitler ne pourrait être couronné de succès que si on imaginait un programme « vaste et aux multiples aspects » (Mann, 1935c : 13) qui prenne en compte toutes les faces de la condition humaine. En clair, tel que Klaus Mann l'envisageait, l'« humanisme socialiste » devait être conforme à ce qu'il pensait depuis qu'il s'intéressait à l'avenir de l'Europe. Cet humanisme, tel qu'il l'entendait, devait être ouvert sans exclusive à tous ceux qui désiraient le progrès humain. De ce fait, il ne pouvait naître que si on parvenait à dépasser ce que le marxisme avait à ses yeux de réducteur. Cela passait nécessairement par la réhabilitation des tendances métaphysiques et religieuses inhérentes à la nature de l'homme. Car, à son avis, l'« attitude religieuse » ne constituait pas une entrave à la réalisation du progrès, mais pouvait « au contraire, renforcer et approfondir l'impulsion sociale, le désir de justice, le désir d'un ordre meilleur, d'une renaissance sociale » (Mann, 1935b : 5-6).

En plaçant pour un humanisme qui reconnaîtrait la pleine légitimité du sentiment religieux, Klaus Mann (1935c : 20) ne se faisait pas l'avocat d'un « socialisme religieux ». Ce qu'il désirait surtout – et cela constituait un aspect fondamental de ce qu'il entendait par la notion d'« humanisme socialiste » – c'est que l'on reconnaisse que la conscience du mystère inhérent à la vie et « une activité fondée sur la raison ont place côte à côte, dans l'esprit d'un individu comme dans l'organisation d'une société » (*ibid.* : 21). C'est à cette condition seulement que le socialisme pouvait devenir à ses yeux un humanisme (*ibid.*). En formulant cette exigence, il n'oubliait cependant pas toute l'importance qu'il accordait à la tolérance et au pluralisme qui en était inséparable. C'est pourquoi, conformément à ce qui constituait sa position de fond depuis le départ, il ne manqua pas une occasion de demander que les « matérialiste[s] et le[s] non matérialiste[s] » se rencontrent afin d'« unir leurs forces » en vue de « faire avancer les affaires terrestres » (*ibid.* : 20).

L'« humanisme socialiste » que Klaus Mann appelait de ses vœux apparaît à ce niveau comme l'expression d'un programme global regroupant, dans les domaines intellectuel et moral, toutes les tendances hostiles au fascisme et favorables au progrès (*ibid.* : 15). Un tel programme dépassait l'idée que Klaus Mann (1935b : 6) se faisait du socialisme, mais l'intégration en son sein de l'idéal socialiste était indispensable à ses yeux, à une condition toutefois : il fallait que les tenants de cette idée reconnaissent que « l'ordre économique juste constitue [...] la base d'une vie supérieure de l'homme et non pas son sens ». En adressant cette critique à peine voilée aux communistes, à nouveau Klaus Mann se montrait très proche d'Ernst Bloch. Dans *Geist der Utopie* (« L'Esprit de l'utopie » ; Bloch, 1918), que Klaus Mann connaissait depuis 1927, celui-ci évoquait une époque de l'histoire humaine où, grâce aux progrès de la technique et à l'action du prolétariat, « les hommes ne ressentiraient plus le poids des questions d'économie » (*ibid.* : 332-333). Dans *Héritage de ce temps*, Ernst Bloch (1935 : 153-154) critiquait les tenants du « marxisme vulgaire » en soulignant que « le matérialisme communiste [...] n'est pas une forme d'économie totale, mais précisément le levier permettant de placer l'économie à la périphérie et l'homme pour la première fois au centre »².

Après 1940 : l'ère des désillusions

Le combat pour l'« humanisme socialiste » constitua dans la carrière de Klaus Mann un épisode qui, du fait de l'évolution politique, atteignit son terme en tant que tel au moment où débuta la Seconde Guerre mondiale. À cette époque, Klaus Mann avait quitté l'Europe et se trouvait aux États-Unis. Le pacte entre Adolf Hitler et Joseph Staline le plongea dans un profond trouble qu'il manifesta à travers une prise de position publique qui reflétait ses options de toujours. Cette prise de position, bien que critique à l'égard de Moscou, ne parut pas assez catégorique à certains exilés anticomunistes qui lui reprochèrent d'apparaître comme un sympathisant communiste, ce dont il se défendit catégoriquement (Grunewald, 1984 : 487-489).

² S'il est indéniable que la lecture d'E. Bloch a eu une influence sur la définition que proposa K. Mann de l'humanisme au sein duquel le socialisme devait prendre place, il ne faut cependant pas passer sous silence une différence importante entre la méthode intellectuelle d'E. Bloch et celle de K. Mann. Lorsque, dans *Héritage de ce temps*, E. Bloch critiquait les erreurs des « marxistes vulgaires », il défendait une conception dialectique du matérialisme pour mettre en évidence les erreurs auxquelles celui-ci conduisait, quand il était compris de manière « mécanique ». Pour E. Bloch, le succès contre le fascisme passait par une intervention sur le « front irrationnel », c'est-à-dire par une transformation, au moyen d'une « rationalisation », des tendances que le fascisme avait pu s'annexer. K. Mann n'adhérait pas, quant à lui, au matérialisme dialectique, car il ne correspondait pas à ses options fondamentales. Au lieu de préconiser une transformation (selon un mode hégélien) des tendances irrationnelles, il plaidait pour que *cohabitent*, dans le comportement de celui qui recherchait le progrès, les sentiments irrationnels et des attitudes fondées sur la raison. En ce sens, sa démarche n'était pas fondée sur la dialectique.

Pendant la guerre, Klaus Mann ne renonça en rien aux idées qu'il avait exprimées au cours des années 30 et continua son combat contre le nazisme en apportant par le biais de sa plume son soutien à la politique de Franklin D. Roosevelt (*ibid.* : 489-490), puis en s'engageant dans l'armée américaine à la fin de 1942 (*ibid.* : 168). Devenu citoyen des États-Unis le 25 septembre 1943, il fut engagé sur le front italien dans les services de guerre psychologique, puis devint ensuite collaborateur du journal militaire *Stars and Stripes*. Ceci lui permit d'entrer rapidement en Allemagne et de faire notamment partie des journalistes auxquels Hermann Goering fut présenté en mai 1945, après sa capture (*ibid.* : 171-172).

Les années d'après-guerre furent pour Klaus Mann une période de désillusions personnelles et intellectuelles. Témoin impuissant des débuts de la Guerre froide, il ne parvint pas à concrétiser ses projets, notamment celui de lancer une revue qui aurait eu un titre convenant fort bien à ses orientations personnelles depuis les années 20 : *Synthesis*. Depuis son retour à la vie civile en septembre 1945, il ne pouvait que constater l'impossibilité de voir se réaliser l'idéal humaniste qui était le sien et au nom duquel il s'était engagé dans l'armée américaine après avoir mis ses espoirs dans l'idée de « front populaire ». Observateur de la dégradation de la situation en Europe – notamment à Prague au printemps de 1948 – il se trouva, par ailleurs, lui-même confronté à la suspicion dont on entourait aux États-Unis les intellectuels qui, comme lui, refusaient de rompre les ponts avec les représentants de l'autre bord. Ceci explique certainement pourquoi, dénoncé lui-même publiquement pour sa prétendue collusion avec les communistes, il plaça au centre d'une de ses dernières œuvres, le roman inachevé écrit en anglais *The Last Day*³ (« *Le Dernier Jour* » ; Mann, 1949), la situation politique et intellectuelle de la fin des années 40. Il voyait dans cette situation le symbole de l'échec des hommes et des femmes qui, comme lui, depuis près de 20 ans, avaient voulu œuvrer à l'émergence d'un humanisme destiné à rendre compatible les traditions européennes et le nouveau système issu de la révolution bolchevique.

Cet échec devait être illustré par le destin des deux personnages centraux de *The Last Day*, un écrivain communiste allemand et un jeune intellectuel américain. Le communiste allemand, qui répondait au nom d'Albert Fuchs, était membre du parti depuis le milieu des années 20. Parti en exil en 1933, après avoir combattu en Espagne dans les Brigades internationales, il avait été pendant la guerre membre du « comité national pour l'Allemagne libre » (« *Nationalkomitee Freies Deutschland* »). Albert Fuchs n'était pas un communiste rigide, et son attitude reflétait à certains égards les options fondamentales de Klaus Mann : sans renoncer à ses convictions, il estimait en effet que son parti avait fait fausse route en « sous-estimant l'importance de la religion » pour l'homme ; pour sa part, il était convaincu que « la foi et le progrès, la religion et le socialisme [n'avaient] rien d'incompatible » et qu'il fallait les « réconcilier ». Après la guerre, à son retour en Allemagne,

³ Les extraits qui suivent sont cités d'après les fragments (non paginés) de *The Last Day*.

Albert Fuchs se fixa comme objectif d'œuvrer à l'entente entre les communistes et l'Occident. D'où ses contacts avec des intellectuels américains avec pour but de fonder une revue dédiée à l'entente entre les deux grands systèmes qui se partageaient l'Europe.

Les espoirs nourris par Albert Fuchs se révélèrent très vite illusoire. Non seulement ses contacts avec des Américains lui valurent de violentes attaques dans la presse de son parti ; il se vit également interdire la publication de la biographie du poète romantique Heinrich von Kleist qu'il venait d'écrire parce que les communistes considéraient cet auteur comme décadent. Ces deux incidents majeurs devaient conduire Albert Fuchs, trois ans après la fin de la guerre, à envisager de reprendre le chemin de l'exil. Son itinéraire symbolisait pour Klaus Mann l'abandon définitif des espoirs qu'il avait nourris avant 1939, malgré toutes les réserves que lui inspirait le système communiste. Quelques années après la fin du régime hitlérien, il dénonçait « le fascisme et le socialisme autoritaire » au même titre l'un que l'autre en raison de leur caractère « antihumaniste, incompatible avec des exigences et des principes fondamentaux ».

Sans aucune illusion sur le socialisme représenté par les communistes, en 1949, Klaus Mann était également profondément déçu par les États-Unis, dont il était devenu citoyen. C'est ce que fait ressortir le sort que devait subir le personnage central américain de *The Last Day*. Ce jeune intellectuel avait séjourné assez longuement en Europe, notamment en Allemagne, après la fin de la guerre. À cette occasion, il avait rencontré des intellectuels communistes. La chose lui avait été reprochée et il s'était vu taxer de déloyauté envers les États-Unis.

Le personnage américain de *The Last Day* envisageait avec le plus grand pessimisme l'évolution de son pays. À l'en croire, la démocratie même était gravement menacée outre-Atlantique, car, selon lui, « les milieux d'affaires [et] les militaristes » étaient en train d'y prendre le pouvoir, créant dans le pays un climat « préfasciste voire semi-fasciste ». Les craintes que lui inspirait cette situation l'incitèrent à rédiger un manifeste destiné à mettre l'opinion américaine en garde contre les périls qui menaçaient les valeurs qui avaient été celles des pères fondateurs de l'Amérique. Ce manifeste ne devait cependant jamais atteindre ses destinataires : aucun des organes de presse auxquels son auteur s'adressa ne souhaitait publier le texte, notamment au motif qu'il apportait par ses critiques envers l'Amérique de l'eau au moulin de l'adversaire communiste. L'échec que le jeune intellectuel américain essuya devait l'entraîner au suicide.

Épilogue (1949)

Les conclusions auxquelles Klaus Mann devait parvenir dans son roman inachevé révélaient toute l'impasse dans laquelle il estimait se trouver en 1949. À l'époque où le « front populaire » était à l'ordre du jour, il avait pensé que la perspective d'un « humanisme socialiste » était envisageable, même si sa conviction était que les communistes avaient encore un très long chemin à parcourir avant d'être à

même de faire entrer dans les faits l'idéal dont ils se voulaient porteurs. À partir du début de la guerre, de façon très idéaliste, il avait souhaité que l'alliance entre les États-Unis et l'URSS constitue l'un des piliers de la « démocratie universelle » à laquelle la défaite d'Hitler devait ouvrir la voie. Les événements dont il fut le témoin depuis 1945 le convainquirent que les espoirs qu'il avait nourris jusqu'alors avaient été vains. L'alliance entre l'URSS et l'Occident avait été sans lendemain, et sa rupture sonnait le glas des plus grandes espérances. De plus, les communistes continuaient à pratiquer des comportements qui, déjà avant 1939, s'étaient révélés peu productifs pour la cause antinazie. Enfin, la démocratie libérale était en passe de tomber sous la coupe de forces antidémocratiques. Dans un tel contexte, les valeurs auxquelles Klaus Mann avait cru quand il prônait l'« humanisme socialiste » puis en s'engageant dans l'armée américaine se trouvaient vidées de toute signification.

Le constat que Klaus Mann devait dresser à travers son roman revenait, en fait, pour lui, à reconnaître que l'évolution du monde de l'immédiat après-guerre mettait fin aux espoirs des intellectuels qui, comme lui, désiraient œuvrer à une synthèse de ce que l'Europe avait de meilleur et avaient considéré avoir pour tâche de servir de médiateurs entre les valeurs traditionnelles de l'Europe et l'esprit révolutionnaire dont se réclamaient les communistes.

Références

- Bloch E., 1918, *Geist der Utopie*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, pp. 332-333, 1973.
- 1935, *Erbschaft dieser Zeit*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, pp. 153-154, 1973b.
- Gide A., 1936, *Retour de l'URSS*, Paris, Gallimard.
- Grunewald M., 1984, *Klaus Mann 1906-1949*, Berne, P. Lang, 2 volumes.
- Mann K., 1927, « Heute und morgen », pp. 21-57, in : Mann K., *Auf der Suche nach einem Weg*, Berlin, Transmare Verlag, 1931.
- 1930, « Anfrage bei fünfzig jungen Dichtern über die Tendenzen ihres Schaffens », *Die Kolonne. Zeitung der jungen Gruppe Dresden*, 2, févr., non paginé.
- 1931a, « Jugend und Radikalismus », pp. 114-118, in : Mann K., *Auf der Suche nach einem Weg*, Berlin, Transmare Verlag, 1931.
- 1931b, « Die Dauerkrise », in : Seyfried A. K., Hrsg., *Kompaß für morgen*, Wien/Leipzig, Augarten Verlag/St. Szabo.
- 1933a, « Die Sammlung », *Die Sammlung*, 11, Amsterdam, Querido, pp. 1-2.
- 1933b, « André Gides Tagebücher », pp. 108-109, in : Gregor-Dellin M., Hrsg., 1968, Mann K., *Prüfungen. Schriften zur Literatur*, München, Nymphenburger Verlagshandlung.
- 1934a, « Notizen in Moskau », pp. 107-122, in : Gregor-Dellin M., Hrsg., 1969, Mann K., *Heute und morgen. Schriften zur Zeit*, München, Nymphenburger Verlagshandlung.
- 1934b, « Neue Bücher », *Die Sammlung*, 2 (1934-1935) 4, pp. 201-210.

L'« humanisme socialiste » de Klaus Mann (1906-1949)

- 1934c, « 1919 – der literarische Expressionismus », in : Gregor-Dellin M., Hrsg., 1968, *Prüfungen. Schriften zur Literatur*, München, Nymphenburger Verlagshandlung, pp. 192- 209.
- 1935a (sans titre), *Der Gegen-Angriff*, 12 juil., p. 1.p
- 1935b, *La Lutte pour la jeunesse* (manuscrit en français), Stadtbibliothek München, Klaus-Mann-Archiv (= KMA), cote 474.
- 1935c, *Woran glaubt die europäische Jugend ?* (manuscrit), KMA, cote 329.
- 1937, « Der Streit um André Gide », in : Gregor-Dellin M., Hrsg., 1968, *Prüfungen. Schriften zur Literatur*, München, Nymphenburger Verlagshandlung , pp. 109-120.
- 1936, *Mephisto*, trad. de l'allemand par L. Servicen, Paris, Denoël, 1975.
- 1939, *Le Volcan. Un roman de l'émigration allemande 1933-1939*, trad. de l'allemand par J. Ruffet, Paris, O. Orban, 1982.
- 1942, *Le Tournant. Histoire d'une vie*, trad. de l'allemand par N. Roche avec la collaboration d'H. Roche, Malakoff, Solin, 1984.
- 1949, *The Last Day* (manuscrit), KMA, cote 957.
- 1996, *Journal*, traduit de l'allemand par P. Fr. Kaempf, Paris, Grasset, 2 volumes.